

Comme s'il eût porté un trophée, il se dirigea à pas précipités vers l'église, où il arriva juste à l'heure de l'*Angelus*. Sans quitter son bouquet de la main il sonna la cloche qui, ce matin-là, vibra avec une force inusitée. La dernière vibration n'avait d'ailleurs pas cessé, que Roch traversait la petite place qui séparait l'église du presbytère.

La porte était restée ouverte, comme elle l'était à son départ. Il entra et pénétra dans la cuisine, où il se trouva dans la plus complète obscurité.

Il vit toutefois au fond de la pièce un point lumineux. C'était l'âtre où se consumaient encore quelques tisons. Un vieux chat au poil gris y chauffait ses membres perclus.

Roch eut un soupir. Cette obscurité l'enveloppait corps et âme. Il voulut s'y arracher et, sortant de la pièce, il prit, serrant toujours avec soin son bouquet, l'escalier qui menait à l'étage supérieur. C'était là qu'étaient les chambres du curé et de Marie.

La jeune fille était encore levée. Par sa porte ouverte, Roch la vit assise à sa fenêtre interrogeant l'horizon. Une bougie allumée éclairait la chambre.

—Marie ! dit le sacristain en contenant autant que possible son émotion, vois ce bouquet que j'ai cueilli pour toi, cette nuit, dans la montagne.

Aux premières paroles de Roch, la jeune fille avait levé la tête, mais en entendant qu'il ne s'agissait que de fleurs, elle était retombée dans la méditation.

—Tu n'as donc pas compris, Marie ? dit le jeune homme avec trouble.

—Oh ! pardon, mon frère, je suis si malheureuse !

—Pourquoi ? dit-il, sans trouver d'autre parole.

—Roch ! mon ami ! tu es libre, toi ! Mais, lui, il va partir, il sera soldat, et j'en mourrai de chagrin.

Cette exclamation retentit dans le cœur du pauvre orphelin comme le dernier coup qu'atteint un condamné.

Il se tut.

Le bouquet tomba de ses mains.

Mais, faisant presque aussitôt un effort sur lui-même, il saisit avec effusion l'une des mains de la jeune fille, et d'une voix dont rien ne saurait reproduire la navrante expression :

—Tu l'aimes, Marie, je le sais, dit-il, mais réponds à la prière que t'adresse un frère : est-il digne de ton amour ?

—Crois-tu, Roch, que je l'aimerais sans cela ?

—C'est bien. Je sais ce qu'il me reste à faire. Adieu. Tu seras heureuse, je le jure. Aie foi en ton frère.

Et sans attendre que Marie l'interrogeât, qu'elle lui demandât à s'expliquer, il se jeta dans l'escalier, en descendit les marches quatre à quatre, sortit comme un fou du presbytère, passa devant l'église, franchit la passerelle et se perdit dans le chemin qui menait à la montagne.

XIV

COEUR D'OR ET VESTE DE BURE.

La nuit était sereine. Les étoiles semées sur la voûte du ciel la piquaient comme autant de clous d'or. A l'horizon, baigné dans une douce clarté, se dessinait vaguement le disque de la lune.

Roch suivait un sentier latéral à la route de Salamanque. Il se trouva, au bout de quelque temps, perdu dans la solitude et le silence, loin des maisons de la Chênaie, sans autre témoins que sa conscience et Dieu.

Nu-tête, —car dans sa précipitation il avait oublié son chapeau,—il passait entre les arbres comme un spectre, astolé, brûlant le sol sous ses pieds, insensible aux caresses de la brise, et tirant de temps à autre son mouchoir de sa poche pour épouser son front inondé de sueur.

Tout à coup il heurta une grande pierre couchée au bord de la route, et brusquement arrêté dans sa course, il se laissa tomber sur ce banc rude et glacé. Jusqu'à ce moment le flot de ses pensées s'était trouvé en quelque sorte contenu ; ou plus tôt il n'avait point été assez maître de sa raison pour sentir l'oppressante douleur qui lui piquait le cœur comme un taon. Mais maintenant que le changement d'attitude du corps produisait un changement de direction de l'esprit, il se voyait comme entraîné par une avalanche au fond d'un précipice insoudable, et sous l'amertume de ses peines, il pleurait à chaudes larmes.

—Aveugle ! insensé ! s'écriait-il en s'adressant à lui-même. Pourquoi n'avois pas compris plutôt ? Ne l'a-t-il pas dit : tout est perdu pour elle si Diégo part ?... Il ne partira point. Que m'importe à moi la souffrance et la mort, que m'importe de sentir mon âme labourée par les épines, si Marie est heureuse ? ma résolution est prise. M'affliger plus longtemps serait d'un égoïste. Dieu ne me dicte-t-il point ma conduite ? J'étais fou de m'imaginer qu'elle pût avoir pour moi d'autre sentiments que ceux de l'amitié. N'est-elle pas fraîche et délicate comme la violette que j'ai tant de fois cueillie pour elle ? Ne suis-je pas à ses yeux le paysan grossier et sans culture, sans famille et sans avoir, sans instruction et sans avenir ? Et j'ai voulu me mesurer avec ce jeune homme riche, accoutumé aux manières élégantes de la ville, élevé dans les collèges, pourvu de grades ! Ah ! pauvre Roch ! quelle figure tu eusses fait à côté d'elle !

Tout en parlant ainsi à voix haute, il avait levé les yeux et vu se dresser à quelque pas dans le clair obscur les ailes du moulin du carrefour. Le hasard l'avait en effet porté dans cette direction.

Etait-ce bien le hasard ?

Neuf heures sonnaient quand Roch se leva. Il marcha d'un pas décidé vers le moulin. Deux ou trois chiens accoururent en aboyant. Il continua d'avancer sans prendre garde à eux. Arrivé à la porte de l'habitation, il frappa. Un homme d'une cinquantaine d'années vint ouvrir : c'était le père de Rafaël.

A lueur de sa lanterne, le meunier reconnut le sacristain.

—Roch ! dit-il étonné. Et d'où viens-tu à cette heure ? Y a-t-il quelque malheur chez toi ?... L'abbé Juan est-il malade ou mort ?

Roch n'avait répondu à aucune des questions ; il s'était contenté d'entrer dans la cuisine, où le meunier le suivit.

Près de l'âtre était assise la meunière. Dans un coin de la pièce trois ou quatre ouvriers s'occupaient à divers travaux.

Roch avait pris place auprès de la tante Paca, mais sans desserrer les lèvres.

Plus le meunier le contemplait, plus il était surpris de la mine épouvantée du jeune homme.

—Nous diras-tu enfin ce qui t'amène ? demanda-t-il. Est-il arrivé quelque accident au presbytère ? Comment vont monsieur le curé et Marie ?

Au nom de la jeune fille, Roch soupira profondément, puis essuyant du bout de sa manche la grosse larme qui perlait sous sa paupière il fit un geste significatif, et d'une voix à peine intelligible :

—J'ai à vous parler, dit-il.

Le meunier connaissait de trop longue date le sacristain pour ne pas comprendre qu'il s'a-

gissait d'une affaire sérieuse, et son imagination volant rapidement d'une hypothèse à l'autre, il finit par se dire que Roch avait en sans doute quelque différend avec l'abbé et qu'il venait chercher un appui au moulin.

Cette supposition flattait singulièrement l'amour-propre du meunier. A vrai dire, le brave Blas n'aimait point à mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, mais il n'en savait pas moins gré au sacristain de l'avoir choisi tout d'abord pour arbitre, pour conseiller ou pour intermédiaire. Aussi le regarda-t-il avec bienveillance attendant patiemment la confiance ou l'aveu du jeune homme. De son côté, la tante Paca ne quittait pas des yeux le pauvre garçon, dont la physionomie bouleversée l'intriguait tout autant que son mari.

—Il est évident, se dit-elle mentalement, que le frère du Linot a perdu le peu de raison qui lui restait.

Quant à Roch, il ne s'apercevait pas de l'effet qu'il produisait. Il avait pris Blas par le bouton de sa veste, et d'une voix mystérieuse :

—On m'a assuré, dit-il que vous cherchez un remplaçant pour votre fils. L'avez-vous trouvé ?

A cette question, fort naturelle, mais tout autre que ce qu'il attendait, le meunier déroulé resta coi comme s'il n'eût point eu de réponse à donner.

Mais la meunière, plus avisée et avertie d'ailleurs par l'instinct maternel, comprit ou devina ce que le sacristain n'avait pas encore dit. Elle leva brusquement la tête et d'un geste significatif invita le jeune homme à s'expliquer plus clairement.

Roch n'avait au reste point attendu qu'on lui parlât, il avait sur le même ton répété sa demande :

—L'avez-vous trouvé ?

—Mon fils a donc quelque chose à voir dans cette affaire, dit le meunier, suivant si bien le cours de ces propres idées qu'il croyait déjà avoir reçu une première confession.

—L'avez-vous trouvé ? Oui ou non ? Répondez-moi franchement, répeta Roch pour la troisième fois.

—Eh, mon Dieu, non, s'écria la tante Paca, impatientée de savoir où le jeune homme voulait en venir.

Effectivement, ajouta Blas, qui avait fini par reconnaître qu'il s'était trompé dans ses suppositions. Jusqu'ici nous avons fait tout ce qui était possible sans réussir. Il n'y a pas un seul garçon du village qui veuille accepter le marché, si avantageux que nous le fassions. On a beau être acheteur, encore faut-il trouver vendeur. A la Chênaie, il n'y en a pas. J'irai demain à Salamanque et j'y rencontrerai bien, si Dieu me vient en aide, quelque désœuvré qui ne fera point fi d'un sac de douros pour prendre un fusil sur l'épaule.

—Vous n'aurez pas besoin d'aller à Salamanque, oncle Blas, murmura Roch.

—Que dis-tu, muchacho ? s'exclama la meunière qui s'était levée en sursaut.

—Je dis, tante Paca, que puisque vous offrez un sac de douros pour un homme, autant vant que cette aubaine me prosite à moi qu'à un autre.

—A toi ! Tu remplacerais notre fils ?

—Notre fils ! accentua Blas, en manière d'écho.

—Je parle sérieusement, Il y a longtemps que j'ai envie de servir ; pourquoi laisserais-je échapper l'occasion ?

Approuvé, s'écria la meunière, en prenant Roch dans ses bras et en faisant, toute heureuse de garder Rafaël au moulin, sonner sur les joues du sacristain deux gros baisers en guise d'arrhes.

(A suivre.)